

ETC



« Ruses »

Ruses, oeuvres photographiques récentes de Nicole Jolicoeur et de Paul Lacroix, Cente Vu Québec. 21 février - 16 mars 2003

Lisanne Nadeau

Numéro 63, septembre–octobre–novembre 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35387ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nadeau, L. (2003). Compte rendu de [« Ruses » / *Ruses*, oeuvres photographiques récentes de Nicole Jolicoeur et de Paul Lacroix, Cente Vu Québec. 21 février - 16 mars 2003]. *ETC*, (63), 60–63.

Québec
«RUSES»

*Ruses, œuvres photographiques récentes de
Nicole Jolicœur et de Paul Lacroix, Cente Vu,
Québec. 21 février - 16 mars 2003*

Quel moment où Paul Lacroix demande à Nicole Jolicœur l'autorisation d'utiliser, comme « matière à photographier », des notes éparées, quelques lettres qu'elle lui a adressées au cours des dernières années, une brèche subtile se dessine dans la réserve qui a caractérisé tout son travail jusqu'à maintenant. Parler de réserve, pour ce dessinateur et ce photographe qui n'a pas hésité, par le passé, à explorer l'image érotique, la décalcomanie ou les citations historiques débridées, en étonnera certains. Et pourtant. Si l'on considère la retenue avec laquelle il a traité l'image de soi, son refus d'introduire le privé et le personnel dans son œuvre, on saisira cette pudeur véritable qui lui est caractéristique et l'impulsion qui semble tout à coup venir subrepticement l'ébranler. Car même au sein d'une production d'autoportraits présentés au fil des dernières années, projections d'ombres portées sur des fragments de paysages sans horizons, un anonymat persiste, un désir de faire de soi un matériau plus qu'une voix. Le territoire du plus près de soi demeure donc chez lui un environnement inépuisable, qui n'a rien d'une propension au narcissisme.

Dans sa prolifique recherche sur les modes d'inscription de la surface papier (frottage, maculage, destruction à la laine d'acier, lavis, report d'images, impression photographique, xerox, polaroid...¹), il a tout d'abord fouillé l'image du corps avec un regard têtue, amoureux : fragments de bouche, inépuisable série des pieds, torsos monumentaux, etc. Mais jamais le visage... Parfois la tête, oui, mais jamais les traits, aucune visagité. Puis ce furent les premiers essais polaroid où il s'est attardé au jardin, *son* jardin, et aux ombres qui y courent. Puis à soi, au corps, le sien, dont il a projeté l'ombre sur des portions de paysage comme signe de la présence d'un sujet, générique, qui inscrit son regard au pourtour de soi. Ce choix d'un point de vue proxémique marque ainsi l'ensemble de sa production, s'imposant comme stratégie fondamentale au fil de ses nombreuses expérimentations avec une cohérence troublante.

Il expose aujourd'hui avec Nicole Jolicœur. Elle aussi a appris à utiliser l'image de soi au sein de ses images. Nous y reviendrons car il y a autre chose. Elle lui écrit régulièrement, comme on le faisait encore couramment il y a à peine quelques temps. Elle lui envoie des lettres. Et il a eu envie de plonger dans cet espace fluide des mots, de la parole visible. Ces mots de l'autre qui le touche, il les inverse, tente de brouiller

les cartes pour les habiter sans dévoiler le regard, encore amoureux, qu'il y jette. *Ruses*.

Nicole Jolicœur aime le langage et les mots. Au début des années 80, déjà, elle explorait le contenu des livres, des écrits du savoir, de la science. Elle a donc tout d'abord regardé du côté des mots des autres, et des images aussi, qui tentent d'incarner une certaine prise sur le monde, de la réguler. Des mots et des images pourtant intimement fugaces et qui portent ainsi en eux et en elles une instabilité à la fois dérangeante et fascinante, par-delà la prétention de connaître dont elle voudra dévoiler la part fantasmatique. Charcot. L'hystérie. Là, elle assiste à d'étonnants modes d'occurrence de l'expression contrainte. Ces femmes qui se théâtralisent elles-mêmes et signent habilement leur corps de cet empêchement. Les corps se tordent ou parlent soudainement. Dermographie. Corps-véhicules, habités par des mouvements de parole qui les traversent malgré tout. Elle s'intéresse donc elle aussi aux divers modes d'inscription de la surface, à l'arrivée inattendue des signes... Et cette surface à inscrire, ce fut très tôt le corps. Corps féminin, manipulé, omnubilé, transfiguré, fantasmé. S'installent alors les lieux troubles qu'elle aime encore aujourd'hui explorer : l'étrangeté, la blessure, le désir et la terreur, la séduction et le grotesque entrecroisés, le désir de déviance et de perfection tout à la fois. Et alors qu'elle introduit elle aussi sa propre image dans le nouveau corpus photographique, elle se met à la disposition de transformations audacieuses, devient l'objet d'un regard au potentiel déstabilisant. Elle connaît plus que tout autre cette place qu'elle occupe désormais.

Première exposition duo. Il y a les autoportraits récents de Nicole Jolicœur, les lettres... ou plutôt ce que Paul Lacroix en a fait, et de nouveaux autoportraits de Paul Lacroix où il projette étonnamment son image dans l'écriture de l'autre, celle d'une amie de longue date.

Des *autoportraits*. On glisse déjà sur les mots. Oui, il s'agit bien de Paul Lacroix ou de Nicole Jolicœur. Il se cache parfois pour ne montrer que les lettres. On la retrouve quant à elle dans ces « plaies-images », comme elle aime bien les nommer, mais il ne s'agit pas alors de dire ce personnage, d'entrer dans son histoire à elle. Il s'agit de faire basculer les images-portraits, des corps comme lieu d'inscription, par tout un jeu de travestissements numériques. Des détails multipliés, des torsades prolongées contre toute attente, des percées dou-



Nicole Jolicœur, *Plan image (nœud)*, 2003.

loureuses de la surface. Elle a l'habitude de ces zones floues, de ces lieux d'identité outrepassée. On pense tout à coup à un projet antérieur où elle s'est prêtée ainsi au jeu d'une personnification qui la sublime. Notamment, l'exposition *Mémoire/Anti-mémoire* (1999) où, à l'invitation de la conservatrice Françoise Legris², elle plongeait dans les images fixes ou animées des anthropologues Margaret Mead et Gregory Bateson qui, au cours des années 30, ont développé une fascination pour la culture balinaise. Je retiens cette image où on la voit tirer la langue, mimant le profil d'un masque ancien placé derrière elle. Cette capacité

de se transfigurer, de faire passer sa propre image par-delà les limites de la reconnaissance de soi, par-delà l'acceptable, par-delà le désir du reflet inaltérable de soi... En se défigurant elle-même, elle suscite un trouble insistant. Un courage à venir ébranler les codes occidentaux de la féminité mais, surtout, une abnégation qui révèle tout à la fois la fragilité et l'omnipotence. Les portraits actuels de Nicole Jolicœur sont issus de là, semble-t-il, de ce point de non retour où l'artiste, tout en gardant en mémoire la distance de la représentation hystérique, donne à son propre corps une place qu'elle ne s'était pas accordée jusqu'alors.



Paul Lacroix, Sans titre, 2003.

Le voile devient ici figure métaphorique. Paul Lacroix a déjà jeté des draps au jardin afin d'y recevoir ses ombres projetées. Les ombres se déformaient alors sous les plis, les rides dessinées par le vent. La fuite des ombres et les mouvements du vent ont donné lieu à de magnifiques images. Comme s'il avait voulu mettre en scène la récolte impossible des images. Nicole Jolicœur cache quant à elle son visage sous cette matière qu'elle manipule à la surface de la peau, la torsadant, lui laissant, par effet de transparence, dévisager, re-cartographier les traits qu'elle recouvre. Ailleurs, dans une autre image, elle pulvérise par des manipulations de l'image la moitié de son visage qui se perd ainsi dans la surface blanchâtre, comme si elle faisait soudain corps avec ce voile diaphane de l'image elle-même.

Et si au sein des portraits des deux artistes leurs stratégies semblent bien distinctes, c'est à ce même effet de voile qu'ils nous convient. Il donne à la surface une mouvance, une instabilité que chacun introduit pour ses raisons propres. Depuis plusieurs années, Paul Lacroix trouve dans le photogramme ce qui constitue pour lui la forme la plus primitive du regard photographique. Il joue ainsi avec la lumière, mode fugace d'inscription de la surface et la laisse le surprendre. Cette recherche d'un effet radiographique fut à l'origine inspirée d'images de toiles anciennes radiographiées pour les besoins de leur restauration. Comme dans le corpus imposant de ses ombres portées, c'est ici encore à la fuite du temps qu'il s'attarde. Il s'en dégage en effet une certaine nostalgie. Les décalcomanies des années 80, avec l'effet de perte des reports successifs de l'image, amorçaient déjà ce propos. Ici, il met sous la lampe les lettres de l'amie. Puis, ailleurs, il décide de reporter sa propre image sur les photogrammes luisants installés dans l'atelier. Par un jeu complexe de réflexions, il re-photographie en effet son reflet, apparaissant à la surface des photogrammes, et se projette au dedans, dans cette situation de report, de perte, de déstabilisation de l'image de soi. Il se projette donc dans les mouvements fugaces de l'écriture comme elle laisse pour sa part le voile transporter ses traits. Subtilement, l'un de ces portraits le montre dans l'action de la prise d'image, non pas la pose, mais le geste d'aller vers l'image et d'aller aussi conséquemment vers l'écriture, un mouvement vers le vaste champ des mots magnifiés. Comme une suite de voiles qui empêchent de s'attarder là, qui ne font que capter au vol un moment de contact. Pas une lecture des mots, de l'espace, des

images, juste une impression, photographique. L'écriture en photogramme s'inverse dans l'image en négatif où le noir prédomine. La main file comme un rayon de lumière. Rien à déchiffrer dans ce jeu de miroir, seule la vitesse de l'expression, le signe d'un affect, la voix de l'autre qui nous touche, qui *advient*. Car Nicole Jolicœur et Paul Lacroix ont en commun cette croyance en la contingence. *Ça arrive, ça survient. Ça passe à travers soi.* Anti-narcissisme partagé dans un émerveillement fondamental, une recherche infinie d'étonnement. Ils cherchent ainsi à se faire le véhicule des images, à faire aujourd'hui de leurs liens d'amitié un lieu de contamination fertile.

Il semble donc que ce caractère indirect de la présence de soi, dans la production des deux artistes-photographes, ait tiré de l'amitié partagée et du désir de travailler ensemble une motivation à en réévaluer subtilement les règles. Cette motivation réside dans la présence de l'autre comme polarité instrumentale. L'autre comme source de dépassement de soi. Lorsque Paul Lacroix exprime le désir de travailler avec les mots de Nicole Jolicœur, lorsqu'elle lui fait don de cette autorisation à le laisser jeter sous l'éclairage public ces intimes messages d'amitié (*bise...*), on assiste à l'amorce d'un passage risqué vers une sphère interdite. Or on se saurait passer sous silence la dimension humaine qui constitue un moteur important de cette production nouvelle et qui participe d'un mouvement étendu où l'on assiste, chez de nombreux artistes, à la provocation d'un travail de dialogue et de collaboration.

Non, le choix de ces mots n'est en aucun cas fortuit. Paul Lacroix les inverse pour n'en donner que l'image, n'en conserver que les traces. Elle le laisse faire car elle connaît plus que tout autre l'intelligence de son regard. Et pendant ce temps, elle l'invite à de nouveaux travestissements. Le corps et les mots, inventant les lieux d'un autre langage.

LISANNE NADEAU

NOTES

¹ Voir l'éventail de ces explorations et le passage du dessin à la production photographique dans la rétrospective que nous lui consacrons en 1998-1999, présentée au Musée national des beaux-arts du Québec.

² Présenté à la Galerie de l'UQAM à Montréal, l'exposition regroupait les œuvres de Ghislaine Charest, de Chantal duPont, de Nicole Jolicœur et de Marie-Christiane Mathieu.